



*Arbre généalogique de la famille Dargent - Delepinne  
Conception Christian Bauduin*

# CHAPITRE I

## Début août 1914 Jours maudits

### I

#### *Famille Dargent — Delepinne Bruay-sur-Escaut — Cité du Faubourg*

– Maman, tu peux répondre à Yvonne? Je n'en peux plus. Elle réclame sans arrêt papa et je ne sais plus quoi lui répondre!

Maria plongée dans ses pensées, morose, ne semble pas entendre. La petite Marie-Louise insiste.

– Maman, s'il te plaît...

– Oui, oui... puis se tournant vers la fillette, Yvonne, laisse ta sœur... Joue avec ta poupée! C'est la guerre, tu le sais bien? Je t'ai expliqué... Papa reviendra avant Noël et peut-être plus tôt... À la Saint-Nicolas, si tu es sage...

Maria, d'ordinaire tonique femme de trente-cinq ans, n'a plus l'allant du début du mois. En ce quinze août, elle se remémore ces deux jours maudits. Comme des dizaines d'autres femmes, elle a accompagné son homme à la gare. Comme beaucoup, elle a fait bonne figure, s'est interdit de pleurer. Elle a même souri à son Léon lorsque, forçant le passage entre deux énergumènes qui criaient et chantaient à tue-tête, il s'est penché à la fenêtre de la voiture.

Au départ du train, il a tendu un bras râblé vers elle et relevé sa main puissante. Ses yeux noirs, fixes, semblaient, pendant de longues

secondes, s'arrimer aux siens. Elle a alors deviné ses pensées. Elle le savait, il vivait cette déclaration de guerre comme une défaite.

Léon Dargent, usinier aux Forges d'Anzin, est en effet tout l'opposé de ces « va-t'en-guerre ». À quarante ans, toujours en réflexion, toujours en discussion, il fréquente depuis longtemps réunions syndicales et politiques. Le douze juillet, il est allé à la réunion pour le rapprochement franco-allemand, à Condé<sup>1</sup>, pour y écouter les députés pacifistes belges, français et même un député allemand. Il en est revenu convaincu que les ouvriers de tous les pays, dans leur misère, n'avaient aucune raison de combattre. Il pensait, comme d'autres, qu'ils pouvaient empêcher la guerre. Peut-être un peu naïf, certainement porté à l'utopisme, il a cru jusqu'au dernier moment qu'elle pouvait être évitée.

Il y a cru jusqu'à cet instant du premier août, où il a appris au sein même de l'atelier, l'assassinat, la veille, de Jaurès et l'ordre de mobilisation générale.

Sous le choc, d'abord incrédule, refusant l'impossible, invoquant un complot, il est ensuite rentré tôt de l'usine, abattu, directement, sans passer par l'estaminet.

Maria se souvient également de la confusion qui régnait ce jour-là, lorsqu'en milieu d'après-midi, des cris sinistres sont parvenus de l'avenue, vers l'entrée de la Cité du Faubourg.

– C'est la mobilisation ! C'est la mobilisation !

La nouvelle s'est vite propagée dans cette unique rue du coron, perpendiculaire à la route Valenciennes-Condé, une de ces larges artères qui conduisent en Belgique. Rapidement, tout le petit peuple de la Cité est sorti, énervé. Quelques vieillards, quelques enfants, mais surtout des femmes. Des femmes qui attendaient le retour des hommes en se questionnant mutuellement sur l'affectation de ceux-ci, en comparant les différentes situations familiales, en se consolant les unes, les autres. Les enfants couraient en tous sens, prévenant de l'arrivée d'un père, d'un frère, d'un voisin. Au loin, de l'avenue, parvenaient parfois, par l'unique entrée sur la cité, quelques rares cris hachés.

---

1 Condé-sur-Escaut.

– ... ivo la guerre!... Berlin!... Alsace et Lor...! ... aux Boches  
Mais, dans le coron, c'était l'inquiétude qui prévalait sur la majorité des visages d'adultes.

Maria se revoit l'attendre sur le seuil de la maison. Comme toutes les autres femmes, de chaque côté de la ruelle. Tous les regards dirigés dans la même direction.

Elle le revoit déboucher de la grand-route et pénétrer dans la cité. Il a reçu le même accueil chaleureux que les autres. Les gens, les voisins l'ont questionné, encouragé, on lui a tapé sur l'épaule... Gestes maladroits, paroles inappropriées...

Il s'en est sorti en bougonnant, hochant la tête, ne ralentissant pas le pas.

Arrivé près d'elle, il l'a poussée gentiment à l'intérieur. Il ne voulait pas parler devant les voisins.

Les paroles de Marie-Louise sortent à nouveau Maria de ses pensées.

– Maman, Maurice est réveillé!

– Va le chercher et change-le. Attention de ne pas le faire tomber!  
Et quand Jeanne-Maria rentrera, dis-lui de faire chauffer l'eau pour une lessive à pissious.<sup>1</sup> Il n'en reste plus!

Maria Delepinne et Léon ont sept enfants. Maurice, un an et Yvonne, trois, sont les petits derniers. Les aînés Florent et Léon ont respectivement quinze et treize ans. Ils sont suivis de deux filles, Jeanne-Maria, onze ans et demi et Marie-Louise, neuf ans, puis de Raoul, sept ans.

La femme se remémore à nouveau ce premier août.

Les deux aînés étaient absents au retour de Léon de l'usine. Assis sur le banc, devant la table, il s'est lancé dans une longue tirade sur l'absurdité de la guerre, la bêtise des revanchards, les conséquences pour les populations... Ses mains immenses s'agitaient au même rythme que ses tirades. Comme à leur habitude, Raoul et Marie-Louise écoutaient

---

1 Langes de bébé.

déclamer leur père, debout, coudes posés sur la table, la tête entre les mains.

Ils ne comprenaient pas tout à fait le sens de ces longs monologues, mais s'étonnaient de la fougue de leur père, de sa capacité d'improvisation.

C'est un révolté, mais pas méchant homme et bon travailleur, ce qui le rend sympathique, souvent même à la direction de l'usine. C'est également un bon père. Lamineur dur à la tâche, conscient de sa force physique, il n'est pas brutal avec les enfants. Maladroit et distant avec les bébés, joueur avec les enfants dès qu'ils marchent, il est plutôt compréhensif avec les plus âgés s'ils respectent les règles. Ce sujet est plutôt de la responsabilité de Maria qui n'a d'ailleurs pas besoin de Léon pour les imposer.

Et justement, Florent et Léon sont en retard. À leur arrivée, vers sept heures le soir, Maria va se lancer à les sermonner quand Léon lui met la main sur le bras pour la tempérer. Marie-Louise prend sa mère de vitesse en leur lançant :

– Papa part à la guerre, il va falloir arrêter vos bêtises!

L'effet est immédiat. Toute la famille se met à rire du tempérament de ce petit bout de neuf ans.

Léon profite de ce moment de décrispation pour donner ses consignes aux enfants.

Florent et Léon, intronisés « hommes de la maison », sont chargés de pourvoir aux « tâches d'homme » du foyer et de veiller sur leurs frères et sœurs.

Jeanne-Maria, l'aînée des filles, reçoit comme recommandation de bien seconder sa mère dans les tâches ménagères, ce qu'elle fait d'ailleurs déjà. Marie-Louise, « petit caporal », de s'occuper des plus jeunes. Raoul a la consigne d'être sage, Yvonne, celle d'être gentille et Maurice, le petit dernier, hérite d'un baiser sur le front.

Après le repas, Maria envoie les enfants se coucher. Au passage, ils embrassent tous leur père avec, pour tous, un petit geste d'affection inhabituel.

Au milieu de tout ce petit ballet, Léon simule un allumage laborieux de pipe pour masquer son émotion.

Maria se souvient encore de la tension qui régnait dans la pièce.

Ils sont restés un bon moment sans parler pour laisser les enfants s'endormir. La maison n'est pas bien grande, les bruits s'entendent d'une pièce à l'autre. Lui, tirait doucement sur sa pipe en terre, les yeux dans le vague. Elle rassemblait les quelques vêtements de corps cités dans le carnet militaire et préparait le baluchon pour le lendemain. Puis, elle ose un :

– On dit que la guerre sera courte...

Léon répond brutalement.

– Forcément, avec les milliers de canons, mitrailleuses et de fusils fabriqués des deux côtés, ça ira vite! Et à la fin de la guerre, les Krupp inviteront les Schneider pour savoir qui en a vendu le plus!

Il regrette immédiatement la rudesse de sa réponse. Elle n'y était pour rien.

– Ne t'inquiète pas, je vais à Maubeuge. Ce n'est pas bien loin et on dit que les Allemands ne passeront pas par là.

Pour lever le malaise, en changeant le sens de la conversation, il ajoute :

– Tu sais, tu devrais toucher des indemnités, mais ça peut prendre un peu de temps. Envoie les plus vieux dans les fermes demander s'ils ont besoin d'aide pour les récoltes. Avec la mobilisation, il va manquer du monde. Les premiers à se manifester seront servis, les autres... Et puis, ça vous fera un peu d'argent en attendant. Si ça traîne trop, va voir au syndicat, s'il reste quelqu'un pour secouer ces messieurs en col blanc.

– Ça va, Léon, on va s'organiser.

Maria ne veut pas l'inquiéter.

Ils passent ainsi un long moment à parler, chacun tentant de rassurer l'autre, avant de se coucher, sans dormir.

Le lendemain tôt, ils se lèvent ensemble. Elle allume un petit feu pour préparer le café. Lui sort prendre l'air dans son jardin. Il dit bonjour à Léopold, le lapin, en le félicitant :

– Finalement, t'as peut-être de la chance. Te voilà avec un répit! Peut-être jusqu'à Noël!

Dans le clapier contigu, sa femelle, Léopoldine, et ses huit lapeaux attendent la nourriture fraîche. Il donne à tout ce petit monde quelques poignées de trèfles, pissenlits et autres fanes de légumes. Il les regarde encore quelques secondes, triste. Il s'attarde ensuite sur son potager lorsque Florent et Léon le rejoignent.

– Ne laissez pas les pommes de terre trop longtemps en terre. Le temps est sec, il faut en profiter. Derrière les pommes de terre, semez de la salade des blés<sup>1</sup>. Il y a aussi des haricots à cueillir aujourd'hui. Surtout pour les lapins, pas trop de choux ! C'est la colique assurée.

Il allait rentrer quand il se retourne :

– Et laissez Léopold tranquille ! Vous n'avez pas encore la technique ! Je m'en occuperai à mon retour... Enfin... Si la guerre durait, demandez à Gustave, l'homme d'Eugénie... Léopold a droit à une mort correcte.

Après un bol de café et un morceau de pain rapidement avalés avec les enfants, c'est le départ vers la gare. Les enfants restent à la maison, Maria y tient. Les embrassades sont rapides. Chez les ouvriers, on ne s'épanche pas. Et puis, Léon supporte mal la situation.

En sortant, il fait signe à Léocadie Dumont, sa belle-mère, qui attendait sur le seuil de sa modeste habitation, à deux pas de chez eux. À sa vue, il se rappelle qu'il n'est pas allé embrasser sa propre mère avant de partir. Il était trop tard et la rue d'Arnonville n'était pas sur la route de la gare.

Maria lit dans ses yeux sa contrariété, sa grande tristesse. Elle lui attrape le bras de ses deux mains et le secoue légèrement.

– J'irai embrasser Mathilde pour toi et je lui expliquerai. Elle comprendra, tu le sais bien.

Il paraît un peu réconforté.

Ils prennent tous deux le chemin de la gare de Valenciennes en empruntant la rue des Merlicans, saluant ici et là des amis, des parents, certains mobilisés eux-mêmes. Ils longent ensuite le canal de l'Escaut, empruntent le pont Jacob avant de descendre vers la gare de Valenciennes.

Les rues fourmillent de monde. Arrivés devant la gare, les mobilisés cherchent leur point de regroupement, essaient de repérer un ami, une connaissance avec qui faire le trajet. Les accompagnants tentent de partager encore avec eux quelques instants d'intimité. On parle, pleure, s'embrasse, se console. Quelques rares bravaches, souvent endimanchés, rient, crient, chantent, fanfaronnent, mais ils n'intéressent ni les paysans soucieux pour leurs récoltes ni les ouvriers inquiets pour leurs familles.

– L'eau est chaude, maman ! Je m'occupe de la lessive !

Jeanne-Maria, l'aînée des filles, soufflant et transpirant au-dessus de la lessiveuse, les cheveux retenus par un foulard, vient à son tour, de sortir sa mère de ses pensées.

– Commence, fais tremper le linge, j'arrive dans quelques minutes. Mais le cœur n'y est pas.

Elle, si forte le deux août en accompagnant Léon. Elle, si déterminée, au retour de la gare, avec les voisines du quartier. Les premiers jours, elles se sentaient toutes habitées d'une énergie obligatoire. Obligatoire comme le courage de leurs hommes. Puis, après quelques jours, les impressions d'isolement, de solitude, d'abandon se révèlent. Pas de nouvelles des hommes, peu d'informations dans les journaux, la population masculine raréfiée, les usines et mines au ralenti, elles se sentent perdues. Des dizaines de questions alimentent les conversations. Les ragots, les jalousies apparaissent. Pourquoi celui-ci n'a-t-il pas été mobilisé ? Quel âge a-t-il ? Combien d'enfants ? Et ce Belge, pourquoi est-il encore en France ? La bêtise augmentait au même rythme que l'inquiétude.

Les rumeurs d'espionnage allemand entretiennent un sentiment permanent d'insécurité. Tout étranger au secteur, tout individu au comportement anormal est suspect et rapidement arrêté.

La nervosité accompagne un vague à l'âme grandissant.

Soudain, Maria ressent un long frisson dans le dos qui la ramène à la réalité. La lessive ! C'est vrai ! Elle se lève péniblement de sa chaise,

---

1 Mâche.

réajuste son tablier, replace sa mèche rebelle et rejoint sa fille. Celle-ci s'est bien débrouillée et a lavé l'essentiel des langes de Maurice.

– Très bien, Jeanne-Maria, on va continuer ensemble et on étalera le linge sur les fils, dans la cour. Le soleil donne, ça séchera vite.



*CPA n°69 - Valenciennes - Rue de Lille - LL.  
Propriété des archives municipales de Valenciennes*



*CPA - Valenciennes - Rue Saint-Géry - A. Golder, Éditeur.  
Propriété des archives municipales de Valenciennes*



*CPA n°765- Valenciennes - Rue du Quesnoy - J.D.V.  
Propriété des archives municipales de Valenciennes*